

**HISTOIRE POPULAIRE**  
**ANECDOTIQUE ET PITTORISQUE**  
**DE NAPOLEON**  
**ET DE LA GRANDE ARMÉE. <sup>11</sup>**

CHAPITRE VI.



QUAND Napoléon prit possession de l'état-major de Paris, alors situé *rue des Capucines*, près de la *place Vendôme*, il emmena avec lui Junot et Marmont, qui étaient venus le rejoindre dans la capitale. Peu de jours après, le jeune Lemarrois, que Letourneur de la Manche lui avait recommandé chaudement, vint prendre rang parmi ses aides de camp, dont il avait dû augmenter le nombre, ainsi que son jeune frère Louis Bonaparte, sous-lieutenant de dragons, "avec lequel, disait-il il avait partagé son pain et sa solde, quand il n'était que lieutenant d'artillerie." Un peu plus tard il s'attacha Murat. La sixième place d'aide de camp était réservée à Muiron.

"Le citoyen Muiron, écrivit-il à ce sujet au ministre, a servi depuis les premiers jours de la révolution dans le corps de l'artillerie. Il s'est spécialement distingué au siège de Toulon, où il a été blessé en entrant un des premiers, par une embrasure, dans la célèbre redoute anglaise. Le 13 vendémiaire, il a commandé une des batteries d'artillerie qui défendaient la Convention. Il m'a été très-utile dans cette journée : je veux en faire mon sixième aide de camp, et je demande pour lui le brevet de capitaine."

Le père de Muiron avait été emprisonné comme fermier général. Encore tout couvert du sang qu'il venait de répandre pour la patrie, le fils s'était présenté au comité révolutionnaire, et avait été assez heureux pour obtenir sa liberté. Quant à Murat, cet instinct infailible de Napoléon qui lui faisait juger au premier coup d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer d'un homme lui avait fait aussi jeter les yeux sur lui pour en faire un de ses aides de camp dans la journée du 13 vendémiaire. Il

avait déjà deviné tout ce qu'il pouvait attendre d'un jeune homme dont l'ardent courage ne demandait que des périls. Dès cette époque le nom de Napoléon devint populaire. Chargé du maintien de la tranquillité publique dans Paris, il dut fréquemment se montrer au peuple, parcourir les halles et les faubourgs, et parfois haranguer la multitude, sur laquelle il finit par acquérir de l'influence ; mais il eut quelquefois à lutter contre des circonstances difficiles.

Une disette extrême affligeait les habitants de la capitale et causait souvent des troubles graves. Un jour, entre autres, que les distributions de vivres avaient manqué, et qu'il s'était formé de nombreux attroupements à la porte des boulangers, Napoléon visitait la ville pour s'assurer que les mesures d'ordre qu'il avait prescrites étaient convenablement exécutées. Tout à coup il est entouré, ainsi que son état-major, par un groupe tumultueux. Des femmes furieuses demandent du pain à grands cris ; la foule augmente, les menaces se multiplient, et la situation devient de plus en plus critique. Une de ces femmes, monstrueusement grosse, se faisait remarquer au milieu des plus exaltées par ses gestes et par ses paroles plus énergiques : c'était sans doute quelque notabilité des halles.

—Tout ce tas d'épauletiers, criait-elle en menaçant et en apostrophant le général et ses officiers, se moquent de nous ; pourvu qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent, il leur est fort égal que le pauvre peuple meure de faim !

Napoléon se tourna vers elle, et lui répondit en souriant :

—La bonne, regardez-moi bien, et dites moi quel est le plus gras de nous deux.

Cette simple observation, faite d'un ton tranquille, fut accueillie par un rire universel. L'orateur femelle resta court, heureux d'échapper par une prompte retraite aux huées de la multitude, qui, vaincue par une plaisanterie, se dispersa aussitôt

[1] Suite, Voir nos deux dernières livraisons.